

Le secret derrière le chocolat

Merci pour le Chocolat de Claude Chabrol

André Roy

Numéro 106, printemps 2001

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/23999ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

24/30 I/S

ISSN

0707-9389 (imprimé)

1923-5097 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Roy, A. (2001). Compte rendu de [Le secret derrière le chocolat / *Merci pour le Chocolat* de Claude Chabrol]. *24 images*, (106), 54–54.

Merci pour le chocolat de Claude Chabrol

LE SECRET DERRIÈRE LE CHOCOLAT

PAR ANDRÉ ROY

Il faut avoir l'œil vif et l'oreille attentive pour apprécier à sa juste valeur le cinquante-deuxième opus de Claude Chabrol qui semble avoir été fait – c'est la perversité de ce réalisateur qui a répété à l'envi dans ses interviews que son film portait sur la perversion – pour éprouver les facultés de perception du spectateur, qui, s'il est un peu familier avec les œuvres de Hitchcock (pour la quintessence de la perversité) et de Lang (pour la narration des perversions), tirera un grand plaisir de *Merci pour le chocolat*, œuvre tout entière centrée sur les apparences sous lesquelles, naturellement, se cachent de bien noires réalités. Plus même: ces apparences sont un piège tant le cinéaste ne les offre que sous la forme d'une anodine

de l'écriture chabrolienne qu'elle est une écriture au neutre, ce qui ne signifie pas que la vision y est neutre ou innocente. C'est une écriture neutre dans le sens de lisse, impavide, indifférente, qui a pour principal effet d'envelopper le spectateur dans une atmosphère ouatée, de l'anesthésier, comme pour mieux lui inoculer le point de vue du réalisateur tout en le frustrant de son désir de voir. C'est ainsi que la mise en scène chabrolienne se place sous le signe de l'ambiguïté, une ambiguïté qui contamine entièrement le récit. Pour tout dire, *Merci pour le chocolat* est un petit traité sur la relativité de ce qu'on voit, car tout ici n'est que leurre, décalage, oscillation permanente entre le suggéré et le dit, entre le vrai et le faux.

à la porte des Polonski pour rencontrer le pianiste. Elle sera chaudement accueillie par son épouse, Mika, un peu moins par le fils, Guillaume, né du premier mariage d'André avec Lisbeth morte dans d'étranges circonstances; le pianiste prendra l'apprentie sous son aile en lui faisant répéter *Les funérailles* de Liszt. Une fois le décor mis en place, soit la maison des Polonski, transformée en huis clos, en chambre mortuaire tant la mort semble la hanter, celle de Lisbeth comme celles que concocte Mika (la forte dose d'anesthésiant dans le chocolat du thermos du fils, puis dans celui de la tasse de Jeanne), tout le savoir de Chabrol sera d'imprimer d'infimes variations au récit, de nouer imperceptiblement les liens entre les personnages jusqu'à rendre mortifère un climat doux-reux. Le cinéaste procède par attritions et ellipses pour aboutir à une narration moins squelettique qu'évanescence, délaissant toute psychologie et vraisemblance. Les personnages n'existent que par leurs gestes, qui sont l'ombre d'eux-mêmes; à nous de trouver quelque clarté dans cette ombre, dans ces gestes en contretemps: dans la gentillesse mielleuse et les rires nerveux de Mika, dans la présence de plus en plus envahissante de Jeanne, dans le dévouement et la passivité d'André, dans le caractère renfrogné de Guillaume. Tout fonctionne par lapsus, chassés-croisés inévitables, rapports insensés, qui ont un effet d'implosion sur le récit et le transforment en oxymoron: la confiance y est suspicion, la maladresse, volontaire, le bien, inquiétant et la vitesse, lente. Le mystère est ainsi entretenu par l'ambiguïté des relations, jamais appuyé, plutôt diffus, imbibé par une étrange absence d'énergie qui rend le récit torpide, le voue à l'état de somnolence. Au spectateur de rester réveillé pour trouver le secret de fabrication de ce film onctueux comme du chocolat. ■



Guillaume (Rodolphe Pauly) et Mika (Isabelle Huppert).
Petit traité sur la relativité de ce que l'on voit.

histoire de bourgeois suisses, tout ce qu'il y a de plus plat et ennuyeux. On n'a pas été surpris que la majorité des critiques, tombés alors pieds et poings liés dans la trappe, aient trouvé le film plat et ennuyeux.

En fait, tout l'art de Chabrol se trouve dans la modestie, mais combien sûre, de la mise en scène, dans la tentative du réalisateur de rendre celle-ci invisible, voire indéchiffrable. S'il y a un cinéaste qui ne roule pas des mécaniques, c'est bien lui, et qui plus est, il réussit à cacher son talent sous les conventions. Tellement qu'on pourrait dire

Si le récit porte sur Mika, patronne des chocolats Muller, c'est par un détour que nous y arriverons: par Jeanne, une apprentie pianiste qui découvre, au cours d'une conversation, qu'au jour de sa naissance une infirmière aurait échangé (le conditionnel est ici très important) un bracelet de nouveau-né avec celui du fils d'un célèbre pianiste, André Polonski. Ce sera la façon de Chabrol de nous introduire au cœur du sujet, la perversion, en y ajoutant cet adjuvant, injecté comme un poison, et de faire ensuite pivoter le récit. Jeanne ira donc un jour sonner

MERCI POUR LE CHOCOLAT

France 2000. Ré.: Claude Chabrol. Scé.: Chabrol et Caroline Eliacheff d'après Charlotte Armstrong. Ph.: Renato Berta. Son: Jean-Pierre Duret. Mus.: Matthieu Chabrol. Int.: Isabelle Huppert, Jacques Dutronc, Anna Mougglis, Rodolphe Pauly. 97 minutes. Couleur. Dist.: Remstar.